

Des cliniques bien soignées

TEXTE : JEAN PHILIPPE PIERRAT
PHOTOS : KHALIL NEMMAOUI ET MICKAËL HARROCHI



Ouverte il y a quatre ans, à Casablanca, à l'angle des rues Dalton et Lavoisier, la clinique Al Hakim, identifiable à sa double peau de béton blanc et de céramique bleue. Conçue pour faire face aux situations d'urgence, elle possède à son sommet un hélicoptère. A l'angle, l'entrée principale, à droite, celle réservée aux urgences.

L'engouement pour les cliniques flambant neuves et spécialisées que connaissent les principales villes du Royaume, s'accompagne-t-il d'un style, ou du moins, d'une tendance architecturale *ad hoc* ? Ou, au contraire, ces nouveaux espaces médico-chirurgicaux traduisent-ils le pluralisme des initiatives privées à l'origine de leur éclosion ? Ce que l'on a tenté de diagnostiquer à travers l'examen approfondi de cinq cas particuliers, non exhaustifs.

Des pathologies communes...



CES DIX DERNIÈRES années, de nombreuses cliniques privées sont sorties de terre dans les régions les plus urbaines du Royaume.

Pour la plupart spécialisés, ces établissements ont vu le jour sous l'impulsion d'associations de médecins. Architecturalement, ils présentent d'indéniables caractéristiques communes.

Ce qui frappe immédiatement, c'est l'aspect *ultra-clean*, valable pour tous. Il est vrai que c'est le moins que l'on puisse espérer d'espaces de santé. Cette tenue, dans la présentation, repose notamment sur la couleur dominante blanche des plus explicites quant à la destination de l'édifice. Les matériaux, le plus souvent locaux, participent eux aussi à ce petit air de famille. Les *zelliges* ou le marbre par exemple, présents à l'intérieur, sur les murs comme au sol, sont d'autant plus prisés qu'ils ne sont pas chers tout en étant parfaitement hygiéniques.

Les architectes ne se privent pas toutefois d'introduire des variantes personnelles. Là, ce seront des carreaux de céramique importés, plus loin de l'innox ou du métal, choisis afin d'accentuer le cachet contemporain.

En auscultant plus en profondeur ces ouvrages, on s'aperçoit que pour chacun, le fonctionnement prime. La fonction induit l'enveloppe, et non l'inverse.

Autre contrainte partagée : la plupart de ces cliniques se sont développées sur des terrains exiguës, situés en zone urbaine et généralement en milieu résidentiel, pour le calme. Il a fallu dès lors rentabiliser les acquisitions foncières. Ceci explique le peu d'espace résiduel de ces opérations où tout est calculé précisément. Il y a enfin des normes et impératifs techniques auxquels aucun espace médico-chirurgical ne peut déroger et à plus forte raison que ces nouveaux établissements accèdent aujourd'hui à des équipements de plus en plus sophistiqués.

Or, dans le matériel médical, tel appareil ne peut être placé qu'à côté de telle machine. De la même façon, scanner, salles de cathétérisme ou de réanimation, ne peuvent être disposés n'importe comment, n'importe où.

Dans le cas de la salle de stérilisation, autre exemple, celle-ci doit être ainsi en prise directe avec les blocs opératoires et veiller à ménager des

circuits indépendants pour le matériel stérile et celui qui ne l'est plus.

De même, la plupart des architectes ont logé au sous-sol les parties les plus techniques (réserves, magasins des fluides, etc.) et celles nécessitant le moins de lumière.

En revanche, pour les espaces destinés aux patients comme au personnel (salles d'attente, chambres, circulations, postes de surveillance...) les concepteurs ont ouvert au mieux leurs bâtiments par de larges baies, des murs-rideaux ou en pavés de verre. Enfin, dans la majorité des cas, les blocs opératoires ont été greffés au cœur du dispositif.

Finalement, c'est non seulement dans le dessin des façades, mais aussi dans l'agencement des détails que l'on distingue le plus facilement la griffe des différents auteurs. Pour les cliniques Al

Hakim et Badr, conçues par Saïd Lahlou, on appréhende notamment la signature dans le côté moderne et institutionnel insufflé à l'apparence des bâtiments.

A Salé, pour la clinique hautement spécialisée du *Cœur et des Vaisseaux*, réalisée par Youssef Melehi, ce que l'on mesure tout d'abord, c'est une ambiance de vaisseau technologique. On perçoit immédiatement le niveau de l'équipement, le perfectionnement du fonctionnement de la machine médicale.

Ce n'est qu'ensuite que l'on remarque que dans ce type d'exercice, chaque détail a son importance. Ces embrasures de portes par exemple, arrondies afin que les chariots des malades puissent circuler sans encombre. Un "détail" parmi ceux laissés à l'intelligence du maître d'œuvre, ou la meilleure manière de parapher un ouvrage.

Humaniser les espaces chirurgicaux

En bruit de fond : des gazouillis d'oiseaux et dans l'espace d'accueil, vaste et ouvert, ni antichambres, ni cloisons, mais au contraire différents coins où patienter, ménagés à l'aide d'un mobilier aux tissus fleuris, dans un décor aux zelliges multicolores, avec fontaine mauresque et piliers. A la clinique Al Farabi, dès l'entrée, le ton est donné. Établissement privé spécialisé en O.R.L., celui-ci se veut différent.

"Au-delà d'une infrastructure hyper-spécialisée adaptée à toutes les exigences techniques de la spécialité, tient à faire remarquer l'un des médecins maîtres d'ouvrage, nous nous étions fixés comme autre objectif, d'humaniser l'environnement des malades. Ce qui passe non seulement dans les relations avec le personnel, mais aussi dans la conception des espaces eux-mêmes. Et qui dit humanisation, dit transparence. Ouvrir et faire voir pour ne pas se sentir oppressé. Cela se traduit aussi par un environnement qui soit propre au patrimoine culturel des patients, par une architecture de style marocain."

Ce à quoi l'architecte Chakib Benabdellah a répondu lorsqu'il s'est agi, il y a plusieurs années, de restructurer totalement l'ancien hôtel dans lequel la clinique s'est installée, rue Jean Jaurès, à Casablanca.

L'humanisation souhaitée a bien entendu dépassé le niveau d'accueil où un patio-jardin attendant constitue encore, les beaux jours venus, un autre agréable coin d'attente, et où les salles de



consultation, communicantes, facilitent la concertation médicale.

Le souci est récurrent dans les étages, dans les chambres mais aussi dans les services les plus médicaux du bâtiment. Les salles de réveil et de réanimation par exemple : ouvertes sur l'extérieur grâce à de larges fenêtres. "Il est important que la personne opérée ait, dès son réveil, ce contact avec le dehors, qu'elle ne revienne pas à elle dans un univers clos, avec une impression d'être isolée", explique encore le médecin. Clou du dispositif : le bloc opératoire lui-même, éclairé naturellement, mais aussi transparent et plongé dans une ambiance bleutée (verre teinté), avec en prime, fond musical sonore et écran vidéo. Tout a été pensé pour ôter l'appréhension légitime du futur opéré.

Et si l'on a longtemps cru qu'un bloc opératoire devait être un blockhaus entièrement carrelé de blanc et fermé, ce temps est bel et bien révolu pour les chirurgiens de la clinique Al Farabi.

Des pathologies communes...



CES DIX DERNIÈRES années, de nombreuses cliniques privées sont sorties de terre dans les régions les plus urbaines du Royaume.

Pour la plupart spécialisés, ces établissements ont vu le jour sous l'impulsion d'associations de médecins. Architecturalement, ils présentent d'indéniables caractéristiques communes.

Ce qui frappe immédiatement, c'est l'aspect *ultra-clean*, valable pour tous. Il est vrai que c'est le moins que l'on puisse espérer d'espaces de santé. Cette tenue, dans la présentation, repose notamment sur la couleur dominante blanche des plus explicites quant à la destination de l'édifice. Les matériaux, le plus souvent locaux, participent eux aussi à ce petit air de famille. Les *zelliges* ou le marbre par exemple, présents à l'intérieur, sur les murs comme au sol, sont d'autant plus prisés qu'ils ne sont pas chers tout en étant parfaitement hygiéniques.

Les architectes ne se privent pas toutefois d'introduire des variantes personnelles. Là, ce seront des carreaux de céramique importés, plus loin de l'innox ou du métal, choisis afin d'accentuer le cachet contemporain.

En auscultant plus en profondeur ces ouvrages, on s'aperçoit que pour chacun, le fonctionnement prime. La fonction induit l'enveloppe, et non l'inverse.

Autre contrainte partagée : la plupart de ces cliniques se sont développées sur des terrains exiguës, situés en zone urbaine et généralement en milieu résidentiel, pour le calme. Il a fallu dès lors rentabiliser les acquisitions foncières. Ceci explique le peu d'espace résiduel de ces opérations où tout est calculé précisément. Il y a enfin des normes et impératifs techniques auxquels aucun espace médico-chirurgical ne peut déroger et à plus forte raison que ces nouveaux établissements accèdent aujourd'hui à des équipements de plus en plus sophistiqués.

Or, dans le matériel médical, tel appareil ne peut être placé qu'à côté de telle machine. De la même façon, scanner, salles de cathétérisme ou de réanimation, ne peuvent être disposés n'importe comment, n'importe où.

Dans le cas de la salle de stérilisation, autre exemple, celle-ci doit être ainsi en prise directe avec les blocs opératoires et veiller à ménager des

circuits indépendants pour le matériel stérile et celui qui ne l'est plus.

De même, la plupart des architectes ont logé au sous-sol les parties les plus techniques (réserves, magasins des fluides, etc.) et celles nécessitant le moins de lumière.

En revanche, pour les espaces destinés aux patients comme au personnel (salles d'attente, chambres, circulations, postes de surveillance...) les concepteurs ont ouvert au mieux leurs bâtiments par de larges baies, des murs-rideaux ou en pavés de verre. Enfin, dans la majorité des cas, les blocs opératoires ont été greffés au cœur du dispositif.

Finalement, c'est non seulement dans le dessin des façades, mais aussi dans l'agencement des détails que l'on distingue le plus facilement la griffe des différents auteurs. Pour les cliniques Al

Hakim et Badr, conçues par Saïd Lahlou, on appréhende notamment la signature dans le côté moderne et institutionnel insufflé à l'apparence des bâtiments.

A Salé, pour la clinique hautement spécialisée du *Cœur et des Vaisseaux*, réalisée par Youssef Melehi, ce que l'on mesure tout d'abord, c'est une ambiance de vaisseau technologique. On perçoit immédiatement le niveau de l'équipement, le perfectionnement du fonctionnement de la machine médicale.

Ce n'est qu'ensuite que l'on remarque que dans ce type d'exercice, chaque détail a son importance. Ces embrasures de portes par exemple, arrondies afin que les chariots des malades puissent circuler sans encombre. Un "détail" parmi ceux laissés à l'intelligence du maître d'œuvre, ou la meilleure manière de parapher un ouvrage.

Humaniser les espaces chirurgicaux

En bruit de fond : des gazouillis d'oiseaux et dans l'espace d'accueil, vaste et ouvert, ni antichambres, ni cloisons, mais au contraire différents coins où patienter, ménagés à l'aide d'un mobilier aux tissus fleuris, dans un décor aux zelliges multicolores, avec fontaine mauresque et piliers. A la clinique Al Farabi, dès l'entrée, le ton est donné. Établissement privé spécialisé en O.R.L., celui-ci se veut différent.

"Au-delà d'une infrastructure hyper-spécialisée adaptée à toutes les exigences techniques de la spécialité, tient à faire remarquer l'un des médecins maîtres d'ouvrage, nous nous étions fixés comme autre objectif, d'humaniser l'environnement des malades. Ce qui passe non seulement dans les relations avec le personnel, mais aussi dans la conception des espaces eux-mêmes. Et qui dit humanisation, dit transparence. Ouvrir et faire voir pour ne pas se sentir oppressé. Cela se traduit aussi par un environnement qui soit propre au patrimoine culturel des patients, par une architecture de style marocain."

Ce à quoi l'architecte Chakib Benabdellah a répondu lorsqu'il s'est agi, il y a plusieurs années, de restructurer totalement l'ancien hôtel dans lequel la clinique s'est installée, rue Jean Jaurès, à Casablanca.

L'humanisation souhaitée a bien entendu dépassé le niveau d'accueil où un patio-jardin attendant constitue encore, les beaux jours venus, un autre agréable coin d'attente, et où les salles de



consultation, communicantes, facilitent la concertation médicale.

Le souci est récurrent dans les étages, dans les chambres mais aussi dans les services les plus médicaux du bâtiment. Les salles de réveil et de réanimation par exemple : ouvertes sur l'extérieur grâce à de larges fenêtres. "Il est important que la personne opérée ait, dès son réveil, ce contact avec le dehors, qu'elle ne revienne pas à elle dans un univers clos, avec une impression d'être isolée", explique encore le médecin. Clou du dispositif : le bloc opératoire lui-même, éclairé naturellement, mais aussi transparent et plongé dans une ambiance bleutée (verre teinté), avec en prime, fond musical sonore et écran vidéo. Tout a été pensé pour ôter l'appréhension légitime du futur opéré.

Et si l'on a longtemps cru qu'un bloc opératoire devait être un blockhaus entièrement carrelé de blanc et fermé, ce temps est bel et bien révolu pour les chirurgiens de la clinique Al Farabi.

Et puis, outils perfectionnés, les cliniques privées sont également entreprises économiques. C'est pourquoi elles tendent maintenant à se spécialiser de plus en plus, afin de se démarquer concurrentiellement, mais aussi pour une question de gestion. A ce sujet, il est utile de rappeler que ces établissements financés à crédit ne bénéficient pas de subventions de l'État, contrairement par exemple aux règles en vigueur en Europe dans le domaine de la santé.

C'est pourquoi ils ont aussi tendance, de plus en plus, à réduire leur taille et à intervenir dans des secteurs médicaux et chirurgicaux spécifiques : cliniques O.R.L., du Cœur et des Vaisseaux,...

Al Hakim, la première en date et la plus importante en nombre de lits, risque de ne pas être dépassée en capacité d'hébergement. Les dernières-nées du genre, les cliniques Socrate et Beauséjour à Casablanca, respectivement dues aux architectes Jaouad Msefer et Mohamed Berrada accueillent, elles, au maximum une vingtaine de lits.

Mais qu'il s'agisse de permettre l'hospitalisation de vingt ou cent personnes, la démarche des architectes ne varie guère. Dans ce style d'opération, tout, absolument tout, doit être étudié, abordé et entrepris avec soin. Seul, le résultat diffère.

...et des traitements particuliers

Al Hakim, la locomotive

Au commencement du boom des cliniques privées spécialisées, fut Al Hakim à Casablanca, à l'angle des rues Dalton et Lavoisier. Ce bâtiment de cinq étages, imaginé par Saïd Lahlou - en association, pour le réaliser, avec Chakib Jaïdi -, est reconnaissable à ses carreaux de céramique bleue, de dix par dix centimètres, dissimulés en partie derrière une première peau de béton blanc et lisse.

Plus importante du genre au Maroc - avec plus de 80 lits d'hospitalisation - la "Clinique des Spécialités" (avec plus d'une quinzaine de disciplines médicales qui vont de l'urologie à l'ophtalmologie en passant par la pédiatrie, la neurochirurgie...) est avant tout une clinique d'urgence, fonctionnant 24 heures sur 24. L'héliport situé sur le toit-terrasse en témoigne. L'organisation intérieure aussi.

"Il faut trente secondes pour se rendre de l'entrée réservée aux urgences à l'un des cinq blocs opératoires, souligne Saïd Lahlou. De conception occidentale, Al Hakim a bénéficié de l'expérience nord-américaine



Une façade animée par des ouvertures et des décrochements variés avec notamment de singuliers brise-soleil à la fois visières et encadrements de fenêtre.

en matière hospitalière."

Projet élaboré à Montréal où l'architecte était alors installé, celui-ci, retenu après concours, affichait pour principale ambition d'être "à la fine pointe en terme de planification hospitalière." L'auteur dit aussi avoir pris "tout le jus de l'Amérique pour asseoir la crédibilité du médecin marocain."

Face à ceux qui s'étonnent de la sobriété de la façade où ni arcade, ni faribole, ne viennent alourdir le décor, Saïd Lahlou plaide pour "le modernisme" et la volonté d'afficher "le caractère institutionnel" du bâtiment. Il souligne également le souci apporté à la pérennité et à l'entretien du bâtiment, dans le choix des matériaux, dans la mise en œuvre.

Le fonctionnement de cette impressionnante machine à soigner de 4.500 m² couverts est, quant à lui, primordial. Chaque étage, muni d'un espace d'accueil, est en gros réservé à un secteur médical particulier : hall d'attente, administration, consultations et urgences au rez-de-chaussée, blocs opératoires au premier, pédiatrie et accouchement au second, cardiologie et soins intensifs au troisième,

et enfin, deux étages courants de chambres.

"Mon objectif, rappelle le concepteur, n'était pas de construire une clinique qui engendre une mode." Lui a opté pour "un hôtel très spécialisé", fondamentalement médical et obligatoirement fonctionnel, où le confort des malades et des visiteurs n'a pas été passé à la trappe. Coût du "bébé" : 80 millions de DH, équipement compris.

Au niveau de l'agrément, une terrasse-jardin a été notamment ménagée à l'arrière du deuxième étage et les chambres donnent sur cet espace planté. Al Hakim compte également des suites avec loggia !

Ce sont ces dernières que l'on voit de l'extérieur, à l'angle de l'immeuble, au dessus du grand porche de l'entrée principale dont le haut mur courbe laisse découvrir ces fameux carreaux de céramique bleue.

A noter que le derme de béton blanc qui les devance, affiche sur l'une des façades latérales, des percements au curieux motif géométrique ainsi qu'un long plis courbe et vertical qui distinguent plus encore l'ensemble.

Badr : l'atout de l'expérience

Avec sa superbe casquette, percée de trois mâts métalliques et hissée au sommet d'un avant-corps élané, avec aussi ses gros hublots ronds animant la base, la clinique Badr, que l'on doit également à Saïd Lahlou, s'inscrit dans un registre franchement hôtelier mais façon années 50 et style Grand hôtel !

Tout de blanc vêtue, elle se dresse, tel un phare pour le quartier, à l'angle de la rue Iman Alloussi et du boulevard Ait Ishak. Plus modeste que la précédente clinique du même auteur - 48 lits, 2.260 m²- Badr répond à un programme spécifique. On trouve disposés au rez-de-chaussée, le hall d'accueil, l'administration et les salles de consultation et de radiologie, tandis qu'au premier, on découvre, en mezzanine sur le vide du hall, l'amorce de la partie opératoire regroupant trois blocs, plus les salles corollaires de réveil, de repos et de stérilisation.

Les quatre étages suivants sont, eux, entièrement consacrés aux chambres.

Le terrain imparti, très petit (234 m²), est occupé au maximum. Malgré ce manque de place, le concepteur a pris soin d'aménager à chaque éta-



Les circulations à l'ambiance sophistiquée avec, à chaque étage, un comptoir design pour les infirmières.

Dressée à un carrefour, la clinique Badr, aux allures de grand hôtel, répond à un programme médico-chirurgical particulier et abrite 24 chambres pour 48 lits d'hospitalisation.





Éclairés par des pavés de verre, les escaliers de secours peuvent être également utilisés par le personnel hospitalier.



Derrière une grande baie vitrée, le hall d'accueil, avec au dessus la mezzanine du premier étage, amorce de la partie opératoire.

Les chambres bénéficient de la lumière naturelle et d'un aménagement adapté à leurs fonctions.

ge, non seulement un comptoir infirmière, indispensable il est vrai, mais aussi un coin réception pour les visiteurs.

Faux-plafonds ondulés, éclairage étudié, le cadre dressé se veut rassurant. L'architecte s'est également efforcé de capter au mieux la lumière, y compris dans les escaliers à l'aide de pavés de verre.

Au sol, il a disposé du marbre "plus facile à entretenir que des céramiques avec des joints creux", ou bien du *granito*. Les murs, il a choisi de les peindre ou de les recouvrir de grès, dans les salles d'eau. Quant aux huisseries, elles sont en métal laqué de couleur verte. Tout apparaît ainsi peau-finé sous ses moindres coutures.

Ce qui est intéressant enfin, en particulier pour le commanditaire, c'est que le coût ait été parfaitement maîtrisé avec une réalisation chiffrée à 30 millions de DH, équipement compris, pour un chantier rapide d'une durée de neuf mois.

Le "coup d'essai" grandeur nature de la clinique Al Hakim, n'y est sans doute pas totalement étranger.



Les auteurs

Jaouad Msefer

C'est sans doute à son longue collaboration au sein du cabinet de Michel Pinseau, que Jaouad Msefer doit sa bonne connaissance de Casablanca, et par là, son attachement à l'architecture des années cinquante qui l'ont vues naître.

D'où l'aspect respectueux, vis-à-vis de cet héritage, de la clinique Socrate qu'il a réalisée. Son attrait pour l'urbanisme n'y est pas non plus étranger.

Diplômé de l'École spéciale d'architecture de Paris, Jaouad Msefer s'était ensuite spécialisé dans cette discipline à l'Institut d'urbanisme de Paris, et pour le cabinet de Michel Pinseau, il a eu à participer aux différentes études concernant les schémas directeurs et plans d'aménagement de Rabat, Casablanca, Fès et Marrakech.

Installé à son compte depuis sept



ans dans la capitale économique du Royaume, l'architecte est toujours attentif "au lieu et à la mémoire du lieu" où il opère, et demeure attaché "à la pureté des lignes, à la sobriété", ainsi qu'à l'absence de " fioritures ". Question de démarche. A Casablanca, on lui doit aussi, entre autres, un immeuble de bureaux de dix niveaux, rue de Bapaume (à proximité du boulevard Mohammed V et de l'immeuble Philips).

Youssef Melehi

En matière hospitalière, l'architecte rabati Youssef Melehi, 39 ans, fils du peintre bien connu Mohammed Melehi, a fait ses classes en participant, avec trois confrères, Henri Tastemain, Éliane Castelneau et Abbès Guedira, à la construction de l'Hôpital militaire d'instruction Mohammed V à Rabat,

100.000 m² en cours de finition. Après ses études en France (où il a été diplômé de l'école d'Architecture de Paris-Tolbiac), celui-ci avait déjà œuvré, pour le compte d'une agence française, à l'avant-projet d'un hôpital à Djedda, en Arabie Saoudite.

La Clinique du Cœur et des Vaisseaux de Salé constitue donc sa troisième incursion sur le territoire des blouses blanches, effectuée cette fois-ci en solo.

Muni d'un Master of architecture, obtenu au Georgia Institut of Technologie d'Atlanta, aux États-Unis, Youssef Melehi a été par



ailleurs distingué, en 1989, du prix du Jeune architecte arabe décerné par le Conseil arabe des ministères de l'Urbanisme et de l'Habitat.

L'architecte s'est fait remarquer en particulier à Azilah, où, outre plusieurs villas (dont certaines ont été prises en considération en 1989 pour le prix Aga Khan d'architecture), on lui doit notamment l'aménagement de la marina et de la zone portuaire, en collaboration avec Henri Tastemain ainsi que le mémorial Mohammed V.

Mohamed Berrada

Se définissant comme "anti-pastiche et anticonformiste", Mohamed Berrada, architecte de 37 ans, avoue en revanche une nette passion pour le design.

C'est pourquoi ce diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles s'était ensuite spécialisé dans cette discipline.

Installé, depuis deux ans, à Casablanca, après avoir collaboré auparavant avec son frère, à Mohammedia, l'architecte continue à aimer "tout dessiner", à ne pas aimer "préjugés et clichés", à prôner "formes et couleurs pour les bâtiments d'un pays africain", et à considérer que "l'ensemble est un jeu de détails."

Sa conception de la clinique Beauséjour le traduit bien. De même, l'agencement de sa propre agence: toute en courbes et en matières, haute en couleurs.

Auteur de nombreux travaux et



études ayant trait au design (image de marque, habillage de produits, etc.), concepteur de l'espace intérieur des sièges sociaux de Tecritas (en association avec Omar Tazi) et de Duracell, à Casablanca, on lui doit également le futuriste stand de l'Ordre des architectes pour le dernier salon Arcadie, totem depuis réinstallé devant le siège de l'instance professionnelle, à Casablanca, boulevard Gandhi. C'est-à-dire à un jet de pierre de cet autre signal qu'est la clinique Beauséjour.

Saïd Lahlou

Saïd Lahlou, 35 ans, est en passe de devenir un spécialiste du "billard". Diplômé de l'université de Montréal, où l'architecte a tout d'abord exercé, il fut au Canada le signataire d'une salle de jeux de billard, au Québec, avant de rentrer au pays pour construire la clinique Al Hakim, où il s'agit d'une autre sorte de billard...

Avec la clinique Badr, seconde réalisation du genre à son actif, cela lui vaut désormais une réputation de spécialiste en matière de construction hospitalière et dans cette spécialité, il poursuit aujourd'hui le projet d'une clinique à Ifrane.

Ce qui n'est pas pour lui déplaire "car c'est dans ce genre de réalisation, dit-il, que l'on sent avoir été utile à la société."

Ce qui ne l'empêche pas non plus de répondre à des programmes tout à fait différents : institut de résonance magnétique à Rabat,



aménagement des restaurants Pizza Hut (Casablanca/Marjane et bd Gandhi, Rabat/Marjane, Agadir et Marrakech) rénovation du siège d'Al Wataniya (compagnie d'Assurances), restructuration des agences de la RAM (en cours) et construction du siège régional de la BMAO, à Rabat, etc. Sans oublier, pour revenir à ses premiers amours, "La boule gourmande", club de billard casablancais et gastronomique à l'ambiance léchée !